THOMAS L'ETRANGE

Thomas sent le vent se poser sur son front. Il fixe, depuis un moment déjà, cette herbe, là, près de lui. Elle tremble sur sa fine tige. « Tes brins s'élancent dans le ciel, telle une figure aux bras levés. » Voilà ce que dit le regard de Thomas. Mais Thomas ne sait pas, ne peut vraiment pas savoir où la scène se passe. Il regarde, incrusté à cette pierre, elle-même incrustée à l'espace. Et le sol penche mal, il ne peut rien y suspendre. Ce que Thomas sent bien, c'est comment cette figure aux bras levés tremble au mot. Elle puise au fond du corps de Thomas l'accroc de trop de rêves. « Ce n'est pas la peine », pense Thomas, défiant l'espace. Ne rien faire et faire. « Je suis le héros d'une expérience de pensée imaginée » lui dit son regard.

1

Il avait oublié ses cheveux et couru sur un sol creux, le vent étirant ses paupières, l'air grandissant son cou. Il semblait échapper, dans la lumière de la lune, à ces jambes pleines d'ombres qui parfois vous tiennent au corps comme l'image au rêve.

Maintenant, il est assis là, sur cette pierre, depuis un moment déjà. Son regard, sans avoir changé, a rattrapé ses cheveux, qui semblent n'avoir rien laissé derrière eux, ayant tout emporté, même l'oubli.

Thomas se lève et sent le vent se poser sur son front. « Encore » se dit-il.

Thomas marche avec le souffle posé sur son front. Et son corps regarde le mouvement qui regarde l'espace qui regarde le corps. Cela, sans qu'ils aient le temps de le faire, sans qu'ils aient l'espace pour le faire, sans qu'ils aient le corps pour le faire. « Ce n'est pas la peine » pense Thomas, défiant le faire. « Le chemin ne laisse pas de place à mon corps pour marcher. Ma marche est beaucoup trop étrangère au chemin pour pouvoir s'y intégrer. Je marche avec un corps dehors », se dit Thomas.

Un grain de lumière pénètre l'œil de Thomas comme on entre dans une chambre à brouillard. De sa paupière Thomas couvre alors l'évidence et sa parole colle une buée en miroir de la lune. « La nuit est dangereuse, elle me fait croire à mon propre fantôme ». Le sol est loin, l'espace est pointu. Ses bras tournent et se plient, entrent dans l'histoire. Son soupir monte à l'échelle du monde pendant que la balle roule et les lignes s'écartent. Resté seul, le barreau se moque car là-haut la trace est vide. Thomas sort une balle rouge de sa poche. Le grain de lumière lui tombe de l'œil, d'une manière minutieusement ordonnée, et laisse sur la sphère une tache de diffraction avant de disparaître dans la chair de l'obscurité du sol. « Ce n'est pas la peine » pense Thomas, défiant la lune. Puis il range la balle dans sa poche. « Je vais rentrer maintenant » lança-t-il à son regard resté là-haut. Et il se met en route retournant sur ses pas.

Il rejoint bientôt la pierre où il était assis tout à l'heure. Un joueur de balafon a pris sa place. Sa chanson emplit Thomas de tout le mystère d'une porte vide.

« Le grand masque se lamente comme un ciel d'orage
Le même masque qui sort des abris pour enchanter la mort
Avant tous les hommes étaient immortels
Ils ont eu la parole et en même temps la mort »[1], chante le joueur de balafon.

« La parole est-elle le masque de mort qui enchante la mort ? » veut demander Thomas. Mais *Toi* tu ne l'écoutes pas et le joueur de balafon se lève et marche, s'éloignant dans la nuit.

1 Texte traditionnel des Dogons.

Le regard de Thomas ne quitte plus la place vide, depuis un moment déjà. Et

cette pierre à fourche mine lorsque, du coin de l'œil, l'attirance observe et que la chair s'agrippent à son calme, statique attention, soulevant la terre de son bras minéral pour mieux s'y creuser.

La peau glisse sur le visage de Thomas, s'étale. Thomas sent le vent se poser sur sa joue, lui masquant la figure. Son visage s'étire jusqu'au corps comme une écorce lisse pleine d'empreintes voyageuses creusées sagement. De quel côté couvrir le corps de sa peau si le passage s'élance jusqu'à faire le tour, dedans. Alors la chair caresse dehors et dit : « Où suis-je ?[2] ».

2 En dialogue avec *Etre crâne* de Bernerd Noël.

Le regard de Thomas quitte la pierre vide, se lève et marche, s'éloignant dans la nuit. Thomas avance, sa peau marche et se tord à vouloir se dissoudre et sa chair déborde jusqu'à l'os qui s'accroche encore trop
alors
le corps retient ses mots
la parole glisse le long des cotes
creuse
elle lui fait un murmure dans le dos.

Ce murmure, il n'y a que *Toi* qui peux l'entendre, *Toi* et Thomas s'il s'y applique :

« Écarte-toi
Tu m'espaces trop
Et recueille le tour de ma voix inversée.
Colle-toi
Tu m'espaces trop
Et étage le sort de mon regard fantôme.
Dors
Tu m'espaces trop
Et caresse le désert de mon souffle perdu.
Tourne-toi
Tu m'espaces trop
Et recouvre la nuit. »

Mais Thomas ne l'écoute pas. Il sent sa peau se coller sur son front et avance encore dans la nuit. Un petit sentier le conduit jusqu'à une mare, plus noire encore que la nuit désertée par la lune. Thomas longe la rive dessinée par les roseaux. Là-bas, l'eau est toute aussi noire mais un rayon de lumière s'échappe entre deux arbres juste assez pour éclairer Thomas. Son regard croise alors son reflet dans l'eau. Il s'arrête. Debout, immobile, Thomas observe, depuis un moment déjà, les ombres lui déguisant la figure à la fois fantomatique et toute en matière, creuse et palpable. Thomas se regarde. Son regard laisse la parole à sa voix :

« Visage, mon doux visage
qui marche sur le fil ?
Visage, mon doux visage
dis-moi.

Jusqu'au bord du monde et dans tout le royaume
quelle corde s'est tendue ?
Visage, mon doux visage
dis-moi.

Jusqu'à la lisière des pas
et dans la plus brève des traces
quel coup résonne ?
Dis-moi.

Quel brouillard s'égorge et renverse ton contour jusqu'où ?
Visage, mon doux visage
dessine-moi un miroir. »

Thomas se penche pour mieux entendre. Sa voix se ferme comme une paupière, s'humidifie en silence. Thomas se penche encore pour mieux entendre. Il perd l'équilibre. Sa peau, jalouse il y a quelques instants de sa voix, ne sait plus maintenant ce qu'elle veut. Thomas est dans la mare.

« Sèche vite, lui mouille sa peau,
Si non l'espace étendra le vide entre tes mains
Son lit deviendra l'horizon
Son sommeil ton vertige
Et la terre gardera ton sourire
Le temps mangera sa patience
Son tour ne viendra jamais plus
Son axe pliera ta chute
Et le vent rangera ton histoire
Dans le mur qui borde ton chemin
Alors
La nudité épinglera son retour »

Thomas se lève et regagne la terre sèche. Puis, il retire ses chaussures, il retire ses vêtements, il remet ses chaussures, il essore ses vêtements, il les emporte sur son bras. Thomas marche nu, les chaussures pleines d'eau. Il marche ainsi jusqu'au lever du jour.

« Regarde » proteste l'œil de Thomas trop occupé à regarder le bord de son chemin tout comme son lointain. « Quand la ligne du ciel enjambe le sentier et se faufile, elle oublie de se coucher. Elle promène alors le parfum de la menthe sauvage tel un transport de fortune, clopin clopan entre les branches, les murs de pierres et les épines ».

Thomas sent le parfum de la menthe sauvage se coller sur son front. Son pas serpente. De son passage il ne reste qu'une envolée, sans l'ombre d'un fantôme. L'air ne pense plus qu'à bruissonner. Il convoque la racine, l'écorce, la pierre. Près d'un buisson Thomas s'arrête. Il fixe, depuis un moment déjà, une petite boule rouge, là, pendue à une branche courbée, entourée de grands arbres. Et *Toi* tu la regardes. Et la boule rouge secoue, jusqu'au tronc, tresse ses nervures. Elle vous suit, *Toi* et Thomas aussi, acrobate, et s'élance au devant de vous. Elle craquelle le regard à celui qui ose s'enfuir. Elle lui ouvre les paupières. Alors l'œil crache des fils très tendus qui empaquettent l'espace pour l'offrir en cadeau au paysage.

Thomas sent l'espace s'épingler à sa peau. « Qu'est-ce qu'un ailleurs ?[3] » se demande-t-il.

3 En dialogue avec le film de Godard « Deux ou trois choses que je sais d'elle », le scène de la tasse à café : Qu'est-ce qu'un objet ? ...

« Peut-être qu'un ailleurs est ce qui permet le flottement ou la curiosité, comme une flûte se souvenant de la tombée de la nuit, lorsque rougit le paysage de savoir que son sol pénètre la pénombre et que le parfum de la mousse accueille le songe.

Mais alors, puisque le rêve caresse l'ailleurs et n'est qu'une ombre au milieu d'une fumée, puisque ce voyage n'est qu'un retrait, puisque son sourire immense garde la profondeur de l'angoisse, puisque le ciel ne souffle qu'une proximité qui n'existe pas, puisque, comme une chambre captive, l'au-dehors n'est qu'un contour, puisque marcher arrache une racine au contact du paraître et parcourt une fausse vie plus paisible qu'un sommeil.

Puisque. Puisque mon appel sera toujours une autre contrée de la même contrée et que sa vision ne sera toujours qu'une langue trop tordue, puisque ma main tendue n'aura que sa musique pour vibrer, aiguilles de pin aux épaules du chêne, il faut que la brise soit douce, il faut que la statue engourdisse sa peau morte et attende l'os blanc comme un cri qui tombe du menton, dent ancienne et prochaine.

Où voir ? Mais où voir quoi ? L'ailleurs déplie ses tentacules et garde l'instant dans sa gorge. On doit pouvoir dire mieux, dire que le dehors jette son corps au dehors, que l'horizon tremble de voir les siècles noueux dans ce coquillage, qu'en donnant son souffle le lointain reçoit le songe et qu'il voit l'étrange. Mais si l'espace rencontre le rêve ce n'est peut-être qu'avec l'apparition d'une échappée charnelle, ensuite tout s'enchaîne. »

Voilà les deux ou trois choses que… se disait Thomas sur son chemin.

Il voit bientôt une vieille bâtisse en pierre bordant un petit champ de maïs. Devant la porte d'entrée se tient une étrange personne, les bras levés, le visage fixe, les cheveux collés sur le corps. Elle avance soudain en direction du bois et s'éloigne de la maison, les bras levés, le regard vers son chemin, une parole adressée à son départ :
« Aujourd'hui ne sera que.
Et la palisse cloue.
Alors si.
N'accroche pas cette pierre au mur.
Alors si. »

Thomas sent ses bras lui coller au corps. Sa peau passe sous les veines. Alors sa chair se demande si l'espace n'a pas confondu le dessous des paupières et le corps tout entier.

« Je ne sais pas », lance Thomas à son étrange rencontre, qui n'entend pas l'appel de Thomas. Mais *Toi*, tu l'as bien entendu et demande : « Quoi ? ». Et voilà ce que Thomas veut répondre à ce « quoi ? » qu'il attend de son étrange rencontre aux bras levés :

- qu'une parole n'a pas de note assez lourde pour asseoir le ciel
- que ce n'est qu'avec la poussière de la terre sur la langue que dire trompe l'image
- que dire dessine l'odeur du vent sur ton œil avec un palais de verre au bout des doigts

Mais elle disparaît bientôt, les bras levés, derrière les branches des arbres sans l'ombre d'un « quoi ? » et *le tien*, Thomas ne l'écoute pas et marche dans le jour sans suivre sa rencontre. Il marche jusqu'à passer la porte de la vieille bâtisse.

Thomas sent l'espace des murs se coller sur son corps comme un étirement qui rapproche, une impression de couloir dans la peau. Il avance dans une grande pièce vide sans plafond. Le toit cache encore tellement le ciel qu'il emplit le lieu d'un calme hermétique, ne laissant aucune promesse d'au-dessus. Une porte, dans le coin, interroge Thomas sur son passage. L'autre côté attend son tour. Il attend son tour pour avoir l'autre côté et non plus l'être. Et il ignore la porte, qui depuis toujours, et à cet instant même, lui répète : « L'échange se moque du déplacement et la différence du changement ». Pendant ce temps, Thomas choisit l'autre côté et referme la porte derrière lui.

Il longe ensuite un long couloir tandis que le sol éparpille sa stable consistance comme une goutte d'eau roule sur une pente presque lisse. Alors Thomas s'arrête. Il attend. Il fixe, depuis un moment déjà, la lucarne là-haut. Les murs, le sol et le plafond sont en grande conversation :

« Sont-ils sort la porte ?
Tiroir à l'âme mine
Dérouli la boîte
Ah la boîte trop serrée !
Calque sur la vitre à travers la lumière
Repasse plus et troue la dentelle
Respire au ressort juste là dans le tiroir trop étroit
Souris souris plus encore mais sur le côté
Calèche avec seulement trois chevaux ni plus ni moins
Mais sans porte

Vite vite la vitre
L'ombre arrive
Secoue secoue le tiroir et la boîte trop serrée d'un cil juste d'un cil
Regarde le cheval manquant
Combien a-t-il de pattes ?
Seules hors la porte comptent.
Sont-ils sort la porte ?
Sont-ils sort la porte ? »

Thomas sent l'espace lui siffler aux oreilles son courant d’air. Il enlève ses chaussures et se rhabille. Il remet ses chaussures et marche jusqu’à la porte restée entrouverte au bout du couloir. Là, une salle sans personne, un lit, une table, une chaise se présentent à Thomas qui s’allonge et s’endort.

« Une colline pleine de brume et j'avance entre les arbres distants, sur une herbe dense. Une jambe démesurément grande se déroule et s'enroule comme un yo-yo, accroché à une branche. »

Rêve en carcasse qui fait dire au corps de ne pas attendre, de tirer l'absurde comme une passoire, jusqu'au squelette qui reste sans moitié.

« Je continue et pourtant rien ne change : même sol, même ciel, même colline, même brume, mêmes arbres. Le silence absorbe même le bruit de mes pas. Une pluie douce me caresse maintenant le crâne et je ne sens pas que rien ne change. Je foule le sol tel un poisson dans le remous du sable. Je sens des algues me coller au visage. »

Nuit sourde aux images sans fond tu aimes confondre les écailles et l'écart, retourner ta peau sur un envers absent et danser d'un seul pas sur la roche oubliée. Nuit sourde, tu dis que tu ne sais pas mais tu sais qu'aucun lointain n'a le pouvoir de *dépaysager* son incohérence, indécence du normal.

Thomas se réveille soudain comme une pierre sort de l'eau. Dans la pièce, il fait déjà nuit. Thomas se lève et marche dans la nuit. Il traverse le couloir et la porte et rejoint l'entrée. Il sort. Sur le palier, Thomas tend ses bras au-dessus de sa tête et avance vers le bois. Le sol, la végétation, les rochers sont mouillés. Thomas s'arrête près d'une flaque. L'eau miroite un autre lieu, le ciel un autre temps. C'est simple. Et les cils de Thomas se rient des deux paupières, parce que dix aurait pu faire l'affaire et rincer d'un nuage le trouble de confondre. Thomas baisse ses bras et sent une chaleur dans les veines. C'est simple. Le vent se lève et lisse la peau de Thomas qui se met en route, accélérant son pas jusqu'à courir maintenant. Et *Toi* tu peux entendre le bruit de chaque pas *tapbruisser* ses paroles :

« Palpe le ciel et remue la terre
Renifle l'horizon et oublie le lointain
Baise l'écorce et craque ton refuge

Galope en plein vent
Puisque ton silence s'agenouille et laisse s'emporter
le songe, le réveil, les feuilles tourbillonnantes

Galope jusqu'à ton souffle
Jusqu'à ta voix
Et faufile ton ombre entre l'air et le rêve

Puisque aucun rivage ne signe ton départ
Baigne ton corps de ton visage

Puisque aucune errance ne cache ton retour
Caresse l'exil intérieur qui borde ton regard

Alors rougit le fond de ton éveil sur ce tapis de mousse laissé au hasard de ta folie. »

Thomas s’arrête dans la nuit. Le sentier, ayant perdu son chemin, se met à hanter Thomas d'un silence où tout repos est impossible. Thomas s’assoit dans un buisson sous une branche. Ses joues se décollent des dents, son œil ne sait plus ni se fermer ni s’ouvrir, relief courbé d’une fatigue éveillante, sans lutte mais sans conduite. Ses membres se couvrent de chair. Alors la lune ne veille plus. Elle vole le sentiment de Thomas. Et les bruits grattent la nuit comme on frappe à une porte pour être sûr qu’il n’y ait personne.

Thomas sent l'air se coller sur sa respiration qui se crispe. Sa tempe parle à son œil et, de son battement désordonné, elle lui raconte le voyage du bruit dans la table lorsqu'on y colle l'oreille, chant d'une marche nue de la peau de l'espace.

« Je suis
Le bruit dans la table
Lorsqu'on y colle l'oreille
Une caresse dehors
Lorsque le silence se déshabille »

La pupille de Thomas écoute sagement mais n'en pense pas moins. « Que dis-tu toi qui n'a que le qui du vide comme parole ? ». Sang qui court et rattrape le songe perdu dans son épaisseur vitreuse, tu décolles les paupières, tambour naïf.

Thomas repense à l'inconnue aux bras levés, au joueur de balafon et à la question qu'il avait fait naître en lui : « la parole est-elle le masque de mort qui enchante la mort ? ». Thomas sent sa langue comme si toute l'épaisseur du réel était dans sa bouche. Sa parole alors ne peut être habitée par Thomas. Il est pris d'une solitude, ce genre de solitude avec laquelle on ne peut pas être seul. Et Thomas ne peut pas être seul avec elle, il ne peut même pas y être, ni lui ni quelqu'un d'autre que lui imaginé à sa place. Sa parole ne peut pas être habitée pas Thomas. Sa parole est Thomas jusque sur sa langue, un masque de réel dans toute sa texture désertique.

Thomas veille la nuit avec le masque du réel dans la bouche :

« où où, où où
à peu tout où
tes yeux croisent le calme,
flottent au dehors de l'espace
où où, où où
à peu tout où
où ton esprit caresse ton crâne
et ta peau fige l'air
où où, où où
à peu tout où
où ton corps lisse l'immobile,
dans l'attente,
comme une fin d'image »

Voilà ce que lance la parole de Thomas dans la nuit. Mais *Toi* tu ne l'écoutes pas et Thomas se tait, trop de sable allège son désert et arrête l'exil intérieur qui guide son dehors comme un étranger simplement invité.

2

Thomas attend là que le jour se lève, privé de parole. Son corps, dans l'impossibilité de pouvoir décider tout seul, reste dans sa cachette. C'est le mince espace le séparant du vide qui compose pour lui ses morceaux d'immobilité plantés là, dans le sol. Et le jour se lève. Sa position lui permet difficilement d'exercer ses talents d'observateur écoutant le bruit des choses. Mais Thomas est déjà debout, donnant à son regard une spatialité extérieure. Son allure, empreinte de recroquevillement, donne une plus grande étrangeté encore à Thomas. Il est sur un chemin plein de feuilles. Ses pieds se perdent dans la marche de ses pas qui ne trouvent plus le repos de leur départ.

Thomas observe un immense bassin moussu. L'eau y prend son altérité à même les arbres qui tombent dans l'image, juste là, au-dessous de leur exhibition. Une grille tout près, se tient dans l'événement de son appel comme si elle posait cette question à Thomas : « où cela ne se passe-t-il pas ? ».

Le jour vient de se lever et la brume découvre comme l'autre du dévoilement. Thomas, ne peut accueillir le débordement de sa propre venue. Il laisse la rosée lui souffler son passage : « Que reste-t-il à ton corps à donner ? Ne fait-il pas autre chose que donner ? ». Thomas respire l'odeur de la terre et celle du champignon qui ne se rencontrent pas, n'ayant pas de dehors où venir, profanant le temple des mélanges, du Tout et de l'Un. A la place, tout le corps de Thomas accueille la simplicité d'un visage sans bord ni fenêtre, où l'œil invite la bouche et le nez l'oreille, sans espace pour cela, comme invité dehors.

Tout à coup, le sentir de Thomas est pris par son corps. Dans le feuillage d'un arbre, quelque chose vient de faire irruption. Thomas ne peut recevoir sa vision ailleurs que là où elle ne se trouve pas, c'est-à-dire où elle se perd. Et voici ce que voit Thomas : un grand marsque-oiseau avec un long bec courbé et pointu, vêtu de peinture blanche et rouge sur un bois foncé, nu autour des trous des yeux. De long cheveux tombent plus bas que les troncs. De fines ficelles partent de tous les côtés, par dizaine, s'accrochant aux branches des arbres voisins, fils avec lesquels il se balance. Et d'une voix claire il dit à Thomas : « Je suis l'autre de la rencontre ».

Et Thomas se met à danser. L'air se soulève, se suspend à l'équilibre, puis se recouche sur l'épaule. La cadence au souffle ferme les yeux et touche encore au creux le vent revenu. Thomas lève la jambe, virevolte l'air et balance le pas. Son cou se penche et berce l'élan qui tourne encore au fond du temps.

Le masque-oiseau ne bouge plus. Son corps de bois, de peinture et de ficelles a perdu le repos de son appartenance à l'espace. Il a perdu son déjà là, le déjà là de la présence. Il sait que Thomas ne cherche pas un autre lieu. Il sait que Thomas est avec l'autre du lieu, un espace où il ne peut pas tenir, un lieu qui n'est pas un Dans. Il sait que Thomas marche et déserte mais ne quitte rien, qu'il rend désert. Alors, la présence habite le corps de Thomas comme désert, d'une habitation qui est la désinsertion de l'espace même. Thomas ne bouge plus.

Soudain, une silhouette s'échappe, secouant le sol dans ses transformations de poussière en mirage en poussière en mirage. Il ne faut qu'un instant pour que ce déchirement de l'air enveloppe Thomas d'une terrifiante certitude. Il reconnaît l'étrange personne aux bras levés et ose fiévreusement, dans l'excitation de son envoûtement, se montrer amoureux de l'étrangère. Elle s'échappe, filante, près du masque-oiseau dont les trous des yeux prennent un air de manoir. Son long bec de bois pointe les pieds de Thomas. Sur le sol, une trace en pointillé s'égare comme dans le vif d'un secret sans secret. Les pas de Thomas sentent ce sol s'éloigner dans une coulée de terre. Ils tiennent l'intimité de Thomas de profil. Au bout de la trace un foulard offre une invitation. Le tissu glisse lentement le long d'une branche dévoilant un bois humide. Thomas sent une douceur saliver au coin de sa langue. Une ombre rebondit sur le bois dans l'ambiguïté d'un passage, et enrobe la couleur des feuilles et des fougères. Là-bas, derrière le tronc de l'arbre quelqu'un écoute.

Et Thomas ne cesse de s'approcher. Jusqu'où ? Il entre dans l'approche comme un cheveu, la trouant, il pousse dehors, y pend et s'y penche et ses genoux reculent. Son cœur palpe sa poitrine et dégrafe ses veines. Son visage s'élance doucement vers l'autre côté du tronc de l'arbre pendant que son œil gravit l'écorce froide. *Elle* est là, dans l'immobilité soudaine de Thomas. Son corps offre à Thomas la proximité d'une dérobée, tel des murs dispersés promettant l'intervalle de leur tranchant, Et le corps de Thomas s'y perd et cherche les cloisons que l'on devine dans les ruines. Mais ce corps qui est là ne disperse rien d'autre que sa dangereuse traversée. Sa dérobée est trompeuse et le risque est bien de ne pas s'y perdre. Thomas vient de foncer. Il est arrêté à quelques centimètres de la peau de ce corps. Toute perte est depuis longtemps effondrée.

Thomas n'a pas vu qu'il emportait avec lui un fil du masque-oiseau. Une ligne s'inscrit sur son bras. Il n'y reste rien. Son bras devient le support improvisé d'un l'acte qui fait l'acte de faire. L'avancée de Thomas abandonne le déplacement derrière elle. Son pas fait et ce qu'il fait fait le geste, à tel point que Thomas ne sait pas. Il ne sait pas si c'est ce qui se fait là qui tire ce geste à faire ce qu'il fait ou bien si c'est ce qui se fait qui donne ce qui est fait de ce bras. L'autre côté de l'arbre est peut-être cette terre sous les pieds de Thomas qui n'a pas de chemin et le mène sans que ce soit elle, sans que ce soit lui qui la mène elle. Il ne la garde pas, il ne la jette pas, il ne la laisse pas se reposer cette terre. Alors Thomas s'avance sur le rebord et gratte quelques pierres. La terre est avec lui. Pourquoi faire ? Gratter quelques pierres et souffler dessus. C'est mieux avec la terre. Il pousse aussi une autre pierre et il lui dit : « Je te donne ». Mais à qui Thomas le dit-il, là, de l'autre côté du tronc de l'arbre ? A *Elle* ? A la terre ? Elles ne répondent pas. Thomas sent les pierres lui glisser des mains et doucement se griffer au vent, arracher la ligne du fil sur son bras. Les joues de Thomas s'emplissent de toute la chaleur du corps qui lui fait face.

Elle le regarde et ferme les yeux. Son bras levé déambule et son épaule se balance en écho. Sa tête part en arrière, revient. Thomas ne sait pas et ses jambes ancrées dans le sol vagabondent pourtant. *Elle* attend quelque chose ou n'attend rien de Thomas. Même son adresse ne se fait pas. *Elle* reste comme un corps de revenant, cadavre dansant, qui avance dans une rivière. Peut-être son bras levé tient-il une ombrelle sous le soleil brûlant, tandis que la surface de l'eau traverse le haut de ses hanches dans le courant. Thomas la voit descendre doucement la tête puis tout son corps sous l'eau. Seul le bras levé dépasse maintenant, avant qu'elle ne remonte, ruisselante, dans une lenteur défiant toute temporalité. Thomas se fossilise. Pierre-os, son crâne a la langue qui s'étire et, sur son dos, deux queues balayent des grains de terre. Os fantôme, il glisse sur la pierre et regarde son dedans comme une surface sans bord. *Elle* donne alors son ombrelle à Thomas, couchant son bras levé, comme un rideau se ferme sur une fenêtre. Thomas la prend, prolongeant son mouvement jusqu'à ses pieds. Son bras se lève et laisse l'ombrelle hors de l'eau en souvenir du fleuve tandis qu'il se saisit de la pierre. Il aurait pu prendre le foulard au sol. Mais non, Thomas se saisit de la pierre. Il remonte à la surface telle une goutte d'eau glacée dégouline du haut du crâne jusqu'à la voûte plantaire. *Elle* a disparu.

Thomas dépose la pierre sur sa trace perdue comme déjà lavée par le fleuve. Il marche dans le jour le bras levé tel un fantôme recherché par le lieu de son espace. Il marche avec la peau de l'espace dans le corps et ne peut rien laisser derrière lui. L'au-devant de lui, n'ayant plus d'au-devant, laisse Thomas sans advenir, privé de nulle part, frôlant le sol de ses pieds, glissant dans le jour, le bras levé. Il grimpe une pente avec chaque pas dans le corps. Longtemps il avait aimé s'arracher à ses pieds de cette manière. Encore en cet instant cette dérive le pénètre. Il longe la crête qui, comme une corde tirée, s'éloigne au fil des pas, ne touchant que le creux du monde. « Je vais rentrer maintenant » se dit Thomas.

Au milieu d'une clairière déserte se tient la jeune femme. *Elle* est nue mais sa nudité l'habille comme une plante vêtue de son feuillage. Les herbes folles visitent ses jambes. Thomas reste suspendu à la disparition de son propre contour. Abandonnant la porte de son être, il pénètre la lisière du bois et la clairière caresse sa venue, confond bientôt les herbes et son passage. Thomas, le bras levé derrière lui, dresse l'ombrelle en se baissant pour toucher de sa main vide cette végétation. La peau des cuisses de l'inconnue berce alors la douce balade de la main de Thomas qui monte lentement le long des tiges jusqu'à leur rencontre avec elle. Thomas avance dans la clairière porté par sa main frôlant l'invisible distance qui le sépare de cette étrangère. Ses doigts déguisés en vieux poète, tracent une parole sur la ligne de la surface irrégulière de son avancée.

« Par les branches là-haut d'en bas, j'irai par les feuillages,
Décalés par la profondeur, respirer ;
S'éparpillera ma peau, mes os.
Je laisserai la texture du paysage danser à la surface de mon corps.

Je ne me souviendrais pas, je ne projetterai rien ;
Mais la nudité de mes pieds ralentira la marche,

Et je caresserai le contact, comme une pâquerette sur la joue,
Par la Nature, comme avec une femme. »[4]

A ces mots Thomas s'arrête, ôte ses chaussures, puis ses vêtements qu'il laisse au-dessus du sol, courbant la végétation, comme suspendus. Thomas avance encore. Il est maintenant tout proche. Un vertige boucle alors paisiblement sa verticalité et plie le corps de Thomas. Ses genoux touchent bientôt le sol avant que Thomas ne bascule de côté, écartant les hautes herbes comme pour ouvrir un espace à sa vision devant ce grand corps debout qui ne bouge pas. Au bord de sa paupière sa vision trouve encore la place de s'adresser à Thomas qui l'écoute sur le bout de la langue.

4 Dialogue avec le poème de Rimbaud.

« Puisque le trouble obscurcit ton regard, alors pose tes main sur le vent. Et même si ton ombre a le goût de tes lèvres, *Elle* voit bien que le jour écoute. Comment comprendre cela puisque sa nudité souffle l'instant ? Et quel regard porter sur ton œil face contre corps ? C'est le même regard que celui de la bête lorsqu'elle se tient devant l'inconnu. Pourquoi continuer à croire que la jungle tremble alors qu'il y a cette chose qui n'attend que des lèvres pour être dite ?».

Thomas pose sur le vent ses doigts qui s'envolent, défiant le vide. Il vient de poser sa main sur la cheville de l'inconnue, et cette chose qui n'attend que des lèvres s'anime sur la bouche de Thomas : « Lorsque la nudité bondit, elle tombe et ne tombe pas ». Le jeune femme penche son visage aux lèvres de Thomas.

Un sexe minéral s'invente. Il n'y a plus que des surfaces tactiles pour faire le flou derrière, quand Thomas les regarde. Alors la roche repose l'ombre de Thomas que l'air agite trop. De la mousse pousse la pierre à grande fixation. Des fissures distribuent l'attention de Thomas, attention qui pourrait vite tomber dans un labyrinthe éboulé déjà par trop d'abandon à pencher sur le lac là-bas. Mais l'ancrage inventé par la mousse fait de cette dispersion la danse d'un corps, comme les lignes d'une main se refermant sortiraient par les tendons du corps, les muscles et les os. Dispersion doublement délicate car ce sexe minéral est un espace qui roule jusqu'à séparer le contact et le toucher, le lointain et l'horizon, jusqu'à couler en algue une chevelure, jusqu'à confondre la surface et la lumière. Il convoque l'œil stable de Thomas jusqu'à facilement le faire glisser dans des filets de veines dont les lignes se soulèvent, bien serrées. La pierre dessine un sans-demeure spacieux et envahissant dont les traits tordus parviennent, dans un saisissement incroyable, à rester dans sa minéralité en même temps qu'une sorte d'existence charnelle qui se montre pourtant toute autre qu'une exhibition ou un devenir organique.

De sa main Thomas quitte cette cheville et, déployant son bras, frôle la jambe de l'inconnue jusqu'à son genou, puis déroule son corps. Elle penche encore plus son visage sur Thomas. Alors, ce qui s'invente recule. Et parce qu'il n'y a rien à inverser pour avoir l'autre du possible[5], la roche s'enfonce dans la roche, aspire le toucher de Thomas.

5 Alain Chareyre-Méjan.

L'inconnue regarde Thomas et lui prend la main. Tout deux se lèvent et marchent. Le silence de l'intimité creuse l'impatience. L'inconnue ouvre à travers champs l'écriture d'un dehors où aucun corps ne pourrait trouver son dedans et dire : « je sens ». L'épaisseur du jour oublie le rêve comme une tombe le lit. Thomas se laisse emmener telle une cascade le long de la descente. L'inconnue ne se retourne pas. Ils arrivent bientôt sur une plage désertée par sa rivière.

Pour la deuxième fois l'inconnue ouvre la bouche et parle ainsi à Thomas : « Je te propose un piège qui s'abolira toujours lui-même, où l'extrémité du dehors donnera à ta peau l'os en partage et chaque rencontre désincarnera ta chair. Suit-moi et je te conduirais dans un lieu impensable. La maison où tu t'es endormi propose un passage sans secret. Je peux t'y accompagner. »

Thomas sent sa bouche sans parole. Un mouvement improvisé de son propre visage, par de petits balancements, prolonge son indécision. L'inconnue s'approche et pose son pouce sur les lèvres de Thomas, le promène lentement jusqu'à son cou, son nombril et contourne son sexe. Lorsqu'il atteint l'intérieur de ses cuisses il s'arrête. Elle lui chuchote alors ses mots à l'oreille : « Sentir est un état du corps avec lequel il n'est pas question de suffire ou ne pas suffire ». Ce souffle chaud ferme les yeux de Thomas qui se sent basculer dans le noir, le sexe raide. Le sol est creux comme un pli enveloppant.

Lorsque Thomas ouvre les yeux, il voit le sable et puis les arbres là-bas et le ciel. « Comment enrouler le crâne pour habiter cette fenêtre où ne traverse ni chemin ni vallée ? » pense Thomas défiant le sol.

Cousu dans le sable avec des grains trop rongés, Thomas tape le sol, gratte d'irréelles racines. Il se souvient de cette robe, abandonnée un jour par personne, robe qui volait avant de se baigner dans l'eau sombre du soir. Plus de silhouette dans le bois ou sur la rive pour lancer une adresse à sa vision. Loin, déjà, aucune absence ne dansait dans les ombres.

Thomas tape le sol, gratte d'irréelles racines. « Encore » se dit la parole de Thomas qui déroule derrière sa gorge une corde comme un vampire retourne le jour. Thomas voit se dessiner un collier qui nage dans le sable comme cette robe dans l'eau. Le bijou mime une baigneuse au sourire qui pleure. Au bord de son corps, Thomas traverse à la rame le feu de son désir et, plaqué au sol, s'enfonce dans les grains roulants qui n'en finissent pas de rouler, encore. Lorsqu'il se retourne, un rire offert à la gorge de l'horizon change la plage en une main qui devine le corps de Thomas et le serre. Ce rire se confond au sable. Pas question de question ni d'aucune parole retenue, mais d'une bouche vide d'acte. Et pourtant tant de gestes, comme s'ils dessinaient une terrasse bouclant le corps à l'espace et le toucher au contact et le contact à la caresse et la caresse à l'à-côté et l'à-côté à l'impossible.

Thomas sent le vent se poser sur son sexe. « Ce n'est pas la peine » pense Thomas défiant le rire. Et sa peau l'habille, ne laissant pas d'espace à sa nudité pour se cacher. « S'arracher la chair ne donnera rien de plus du corps. Il est vide de toute nudité, tout autant dans sa plus grande profondeur, qu'à la plus extrémité de sa surface. Ce rire est nu comme un corps » lance Thomas dans l'air.

Personne, et ce rire. Thomas se lève et marche sur le sable. Son œil égaré répète le trajet de ses pas entre l'air et le sol. Délivré de toute contrainte il tresse le retour d'un espace exilé avec le vent solitaire. Son élan décroche le visage de Thomas comme s'il courrait pour se précipiter dans cette grande maison qui se dessine là-bas. Le rire devient plus vif puis préfère se taire. Thomas arrive près de la bâtisse et sa visite prend le sens d'une invitation, comme la terre invite le corps du mort. Le rire qui reprend en serait le ver. Il est la direction du corps de Thomas.

3

La porte est ouverte. Entrer ne veut attendre. Le seuil est déjà derrière. Le rire ne vient pas du côté de la porte du couloir, devant. Il sort du mur à gauche. Thomas s'approche contournant la table, zigzagant entre les tabourets dispersés ça et là. Il s'arrête à un pas seulement du mur. L'œil de Thomas fixe cette verticalité qui lui fait face, depuis un moment déjà.

Cette surface s'assouplit en silence, si bien que son contact se met à glisser en lui-même comme une poussière sur une goutte d'eau. Une courbure se dessine sur la paroi difforme. Les rebords du creux se plient. Le corps de Thomas est aspiré. Son bras se pose sur son oreille. Il entre dans ce mur comme par immersion. « Ce n'est pas la peine » rit Thomas défiant l'immobilité. Avalé par ce mur, il sculpte toute l'extériorité du dedans. Son oreille n'a pas quitté son bras et écoute, bercée par son corps

écoute le mouvement dans l'oreille
sur le bras le bras en mouvement
frotte crisse encore encore le même
avant arrière le même son bruit dans l'oreille
du mouvement entendre entendre le son du mouvement
dans l'oreille oreille dedans juste sur le bord du son
le bord du mouvement le bord du corps juste le bord du corps
le bruit au bord du au bord du bord du bord bord bord en vague
qui monte ne descend pas monte pas pas pas des pas qui n'avancent pas en mouvement
sans place juste sur le bord les cheveux, le bruit des cheveux dans l'espace
l'espace dans le bruit de l'oreille au bord de l'espace juste au bord de l'espace
encore encore en vague en creux au creux au bord du creux

« Ce n'est pas la peine » danse Thomas défiant le passage. Son corps ne berce plus aucun bord et décolle le mur, arrachant le mouvement.

Pierre
le corps de Thomas accroche
accroche le toucher
corps fossile
corps pris
corps pris dans le corps.
Le mur s'étire, se fait chevelure, entortille les doigts de Thomas, ses jambes,
une étreinte.

Il se retourne, il regarde droit devant. L'inconnue est là. *Elle* tend un miroir vers le mur. Alors le rire reprend, plus grésillant. Thomas ne bouge plus mais le mur encore est pris dans son corps pourtant distant maintenant. Le rire se fige dans un sifflement cristallin puis s'éteint en un flash. L'inconnue et Thomas se regardent immobiles.
« Pourquoi suis-je ici ? » demande-t-elle.
« Pourquoi suis-je nue ? » continue-t-elle.
« Pourquoi puis-je savoir ce que tu ne sais pas ? Pourquoi ne pourras-tu jamais me le demander même si je ne ferais que te le dire et dire encore ? Pourquoi pourquoi ne peut pas être pourquoi ? »

Un "clac" résonne dans la pièce. Un joueur de balafon, celui de la pierre de Thomas, sort de la porte au couloir. Il chante ainsi :
« La nudité est le masque de l'intimité qui enchante le pourquoi. Le grand masque danse comme une terre d'orage, le même masque qui sort de dehors pour enivrer la mort ».
Puis, il se dirige vers un lourd rideau rouge, en direction de l'inconnue qu'il contourne. Il tire le rideau qui laisse apparaître une toute petite porte. Il l'ouvre, s'accroupit et disparaît derrière ce cadre de bois noir. L'inconnue pose le miroir et le suit. Thomas, détachant sa marche de la nudité de son corps, ne laisse rien derrière lui, il est déjà dehors.

Une grande cour de terre sèche s'ouvre devant lui comme une entrée en piste. Le joueur de balafon et l'inconnue avancent jusqu'au bout de leur marche et jusqu'au bout de celle de Thomas où se dresse un haut mur de pierre encerclant la piste. Et ce cercle se troue sur une haute fermeture que les trois corps, maintenant immobiles, observent. Thomas reste hypnotisé devant un toboggan de feuilles sur des marches en pierres derrière la grille verrouillée d'un lourd cadenas. Ici, une humeur de voltige dégringole et ondule, court jusqu'aux jambes de Thomas qui s'élance, une fumée de terre derrière ses pas, traînant les traces perdues comme on enterre un soupir sans en extraire aucun souffle. L'inconnue l'attend de l'autre côté de sa course.

Encore un passage s'annonce. Et qui pourra encore y deviner la règle ? Puisque les corps sont las de devoir se suspendre, puisque la voix se noie dans un air ne sachant plus cacher l'aqueusité de sa matière, puisque voir pénètre tout côté et toujours en ressort, qui pourra encore se placer entre les choses et asseoir son corps comme dans ce gros tas de feuilles ? Mais Thomas se moque bien des puisque et s'arrête sur un doux rivage caressé par des chemins qui, tels une eau chargée de boue, lui dessinent de larges lignes à ne pas suivre.

« Je ne trouve pas de mots pour *Te* dire comme j'aime les bords qui toujours innombrables me laissent sans Dans. Puis-je dire que je suis le corps que je n'habite pas et où mes mots se glissent, puisqu'il est toujours là où cela ne se passe pas, toujours le lieu qui ne franchira pas le passage ? »[6]

Voilà ce que Thomas est à l'instant en train de demander, mais *Toi* tu hésites entre toi et l'inconnue. Alors Thomas doit choisir et regarde droit devant et ce qu'il voit alors n'est plus qu'un corps indistinct, entre chair et pierre. Et *Tu* ne le regardes pas, alors Thomas avance et touche l'indistinct comme on tourne une page.
« La suite est de l'autre côté » pense Thomas défiant l'envers.

6 Dialogue avec la film Made in USA de Godard.

Un bruit s'entend mal. Cela vient de l'autre côté. « Made in » … et le premier prénom dit à Thomas : « Paula ». Viens de Paula. C'est le joueur de balafon qui l'a dit. Et le son de ce dit est là, traversant le venir, si présent à chaque surface et ne prenant fin dans aucun corps. Paula, et l'inconnue est de l'autre côté de Paula aussi mais,

« si tu veux tout savoir de Paula, il te suffit de regarder la surface de ses mots, de sa danse, d'elle-même. La voilà. Il n'y a rien derrière. Un artiste-star m'a donné ses mots ce matin, dit le joueur de balafon. Et il n'y a rien d'autre qu'une suite ne pouvant pas continuer et qui va continuer, comme le cercle de cette piste où Thomas s'est élancé.[7] »

Mais *Toi* tu ne l'écoutes pas et le joueur de balafon s'éloigne et disparaît dans la toute petite porte là-bas.

7 Dialogue avec Andy Warhold.

Elle est toujours là et toujours Thomas, tout proche, touche l'indistinction de son corps pourtant si clair maintenant. Sa main se pose sur son dos et attrape un os entre son pouce et ses doigts. Paula commence lentement à se vriller dans un souffle long, baissant son épaule, enroulant l'autre, pliant sa nuque. Ses cheveux frôlent le torse de Thomas. Son bassin part en arrière et expulse tout son corps dans une impulsion soudaine. Une danse se colle à l'espace et l'étire jusqu'au corps de Thomas. Son bras est resté levé et semble encore tenir au bout de lui le bout du corps et le bout du vide en même temps. Paula danse et Thomas observe, depuis un moment déjà, l'inconnu se vêtir de lui-même.

Chaque mouvement articule le corps de la danseuse comme si tout bougeait en même temps mais jamais de la même manière, désarticulant l'espace. Thomas sent ses veines de l'extérieur, comme un œil tranché répandant sa matière, demandant d'où la destination promise devait partir. Et Paula offre en réponse ce remous de terre sèche qui vole aux yeux de Thomas qui clignent et coulent demandant où la destination promise devait conduire. Et Paula offre en réponse cette douce traversée de nuages qui disperse Thomas dans des trous fuyants. Alors, ce bras resté levé confie sa main à l'abandon. Un rugissement surgit soudain et la danseuse s'arrête. Petit à petit la poussière s'efface et Thomas voit apparaître un gigantesque lion vert.

L'animal s'approche, depuis un moment déjà, et vient se frotter à la main de Thomas qui ne bouge pas. Il sent ses doigts pénétrer la fourrure et, comme plongeant dans un pot de pois secs, s'engouffrer dans une froide densité malléable. Paula grimpe sur le dos de la bête, s'agrippant à ses poils comme aux lianes d'un arbre. Elle s'allonge là-haut, les fesses au ciel. Par de légers mouvements langoureux elle commence à se noyer lentement dans la bête. Sa danse reprend. Des bouts de corps surgissent et s'enfouissent, une fesse, un sein, un genou, une épaule. Thomas ne distingue bientôt plus qu'une chevelure.

Sa main est maintenant dans une matière chaude et douce. Son bras s'enfonce jusqu'à son épaule. Le lion rugit à nouveau.
« Si tes paupières s'enroulent sur ton œil
usé par trop de marches lointaines,
c'est que l'image qu'il te donne ne croit plus à l'emportement de la nuit,
qui renverse le corps
et confond les regards distraits avec l'indiscrétion.
Alors tu dois partir et mourir en arrière,
rentrant ta nuque en dehors,
pour tapir le sens inverse de ton existence de tout le corps du voyage qui n'aura jamais lieu »
dit la chevelure.

Thomas reste partagé entre la réponse et l'écart.

Il sent ses pieds décoller du sol. Ce n'est pas qu'il entre plus en profondeur dans cette masse qui le tient. Ce sont les pattes de l'animal qui grandissent comme un cou de girafe. Puis il avance droit devant et Thomas sent ses jambes entamer un balancement et bizarrement sa main ne s'agrippe à rien, comme assise jusqu'au bras. Aucun effort n'exerce la moindre force dans le corps de Thomas. Son visage est si proche de la bête que sa joue masse le vert pelage de petits huit sans issue. Son oreille écoute le frottement. Le grand lion change subitement de direction et le corps de Thomas pivote tout entier, sa tête pénétrant à son tour cette masse chaude, puis son épaule et son bras ballant. Le lion s'immobilise. Un liquide chaud coule et ruisselle le long du corps de Thomas jusqu'à ses pieds flottants. La main de Thomas rencontre alors Paula. Elle touche un morceau de corps qu'elle devine être sa cuisse, et la tire, l'ouvrant.

Thomas sent maintenant le bras de Paula habiter son dos comme une cape et enrouler le bout de ses doigts contre sa nuque. Le ruissellement a cessé, et pourtant. Thomas sent sa peau s'éloigner comme un grand couloir qui n'en finit pas de continuer à continuer à continuer. Il sent ses pieds tomber. Il sent la fixité de sa mâchoire et comme une brusque évidence dans son sexe qui s'étrangle à son plaisir ouvert à l'improbable. L'éparpillement de son corps ne délimite plus aucun espace et la cuisse qu'il tire se perd, pourtant si tactile.

4

En imaginant le moindre face à face Thomas se surprendrait à faire des points de gravité une circulation métaphorique. Mais là, son imagination ne garde aucun pouvoir et la gravité est plus compacte encore, ne pouvant circuler, imbriquant le corps au corps et l'espace à l'espace, de sorte que leur correspondance même ne permette plus aucune tenue. Et rien ne manque à cela.

« Plus, au contraire, mais plus de quoi » se demande la chevelure, flottante.

« "Plus" n'a rien à dire.
"Encore" peut-être.
Ou peut-être pas.
Que faut-il dire ?

Dire qu'aucun centre ne double la limite
Dire que chaque touche ne renvoie aucune réciprocité
Que sans profondeur regarder marque l'identité d'un portrait
Et que la pupille de celui qui le regarde se perche au réel.
Alors, le trait manque son modèle et l'un l'autre
Différenciant identique et distinction
Ne doublent plus rien à étirer jusque là-bas
Alors il n'y a plus rien à confondre
Et fondre ne dissout rien
Et fondre ne coule pas.

Que faut-il dire ?
S'éloigner comme un couloir
Sans plus, sans encore et sans amputation. »

C'est le pelage vert qui dit cela au vent de la piste qui soulève la terre qui se glisse entre les poils. Aucune trace sensorielle n'incruste les corps, aucune action ne tire ce qui écarte. La cuisse a tout emporté, depuis un moment déjà, et que peut bien faire Thomas de ça ? Il ne peut rien faire et l'acte de cette cuisse n'existe pas et emporte.
« Et maintenant ? » lance Thomas défiant le geste.
« Puisque nous n'allons pas là où nous allons, maintenant n'aura jamais lieu » lui dit son geste en soulevant son corps jusqu'à l'asseoir sur le dos de la bête.
Thomas voit alors Paula faire le tour de la piste. Sa nudité enrobe le mouvement de sa marche et son corps, plus près, comme l'excès de tout ce qui résiste, couche l'évidence de sa présence et arrête Thomas dans son impossible arrêt.

Assis sur le rebord de la fourrure
avant de descendre le long des poils
en points tirés sur un rideau de liane
il attend
il attend de ne pas descendre
en bas la terre à fourmi est pleine
et le brouillard, par taches, arrive, poussé par un bâton
dans le sol tremble une musique qui se tend et se tord
et creuse
il balance ses jambes dans le trou de l'attente
et l'attente tire un trait comme un plafond
un trait souple où sautillent les choses
« quelles choses ? » demande Thomas
et ces choses rient et se balancent aux deux bras de ne
pas répondre

Thomas fait le tour de la piste. Sa nudité enrobe le mouvement de sa marche et son corps, plus près, comme l'excès de tout ce qui résiste, couche l'évidence de sa présence et l'arrête dans son impossibilité de s'arrêter. Encore, pense Thomas de sa pensée couchée et de tout son corps qui excède sa marche et sa marche touchant sa nudité et sa nudité l'impossible rencontre. Borde-t-on sa pensée lorsqu'elle se couche ? Avec quoi border sa pensée si ce n'est par son corps nu de toute pensée ? On se couche avec elle ? Voilà ce que se dit Thomas dans son tour de piste et dans son arrêt. Le lion vert marche aussi, depuis un moment déjà, si bien que tous trois, Paula, le lion et Thomas, marchent, perçant le brouillard, dans la continuité d'être là où ils sont. « Il nous faut un quatrième, se dit Thomas, nous ne nous arrêterons jamais ». A ces mots le joueur de balafon sort de la toute petite porte dans laquelle le brouillard s'engouffre traversant le bonhomme par tous ses bords. Le lion s'assied, silencieux. Paula vient appuyer son dos contre l'immense bête. Elle ne dit rien mais regarde fixement Thomas.

Thomas sent ses cils fouiller ses paupières pour en sortir de la poudre de lèvres. Elle glisse en buée dans l'air et déplace l'énigme, comme permutent lampe et chaise au regard de la table. Puis elle vient couper une parole qui ne vient jamais au tranchant de sa dent. Paula assemble ses cils. Aucune réponse ne convoque son regard. Elle s'approche de Thomas et lui chuchote à l'oreille quelque chose. Son souffle, et les vibrations rythmiques de sa tiède parole, transissent le corps de Thomas tout entier. Son sexe a perdu le chemin du repos, depuis un moment déjà, et tend l'oreille à la confidence.

« Raconte-moi, souffle la bouche,
tout bas, là-bas, sur la plage.
Raconte-moi,
ta main tenant un kaki ouvert sur sa chair luisante.
Raconte-moi,
entre l'écart de mes jambes,
ce fruit. »

Le joueur de balafon se met à jouer et relance l'impossibilité de continuer en impossible relance :

« Il n'y aura jamais rien de plus à dire et toujours encore plus en même temps
Le sentir ne se retrouve pas dans son mouvement
Et l'autre cesse d'être un autre pour être un autre
Le grand masque fait de la parole une lamentation
Et de la lamentation une parole
Et de la parole un corps
Puisqu'il n'y a pas d'adéquation entre Paula et Paula
La mort danse
Et la danse se charge de la mort à y laisser sa peau. »

Le joueur de balafon s'éloigne et disparaît dans le petite porte. « Encore » dit l'air, plein de poussière qui lui colle à l'espace. Une danse immobilisante emporte le corps de Thomas. Ses os lui glissent dessus. Sa peau flotte sans la moindre déformation et dissout le mouvement de sa danse, s'étalant jusqu'au sol. Dans la cour un arbre exhibe ses fruits. Seul l'œil de Thomas se demande si voir pointe l'espace derrière lui et, tenant le bout de la surface par le menton, surveille le moment où le rire arrachera discrètement la face des choses à leur figure. Thomas, debout, ferme les yeux et se laisse envelopper par le noir. Il se rappelle la plage, le sable, et le lieu de son souvenir s'incruste en matière dans son corps. Pas d'eau mais un lit de terre craquelée lui empreinte tous les membres. Paula fixe encore Thomas dont le buste creuse l'extérieur et confond l'air et le sol. Couché dans son corps debout il ouvre les yeux. Paula le regarde comme on regarde un mort.

« Comme il est bon de ne pas pouvoir dire c'est elle » pense Thomas. « Comme il est bon de ne pas pouvoir dire "ceci est son corps" » pense le corps de Thomas. « Tu es ce corps » lance Thomas au regard de Paula.

« Ce n'est qu'une question de mot, dit-elle, et pourtant, c'est tout l'espace de la rencontre ; le fantasme s'invente par le corps et ce propre corps s'invente en même temps. »

Elle s'approche de Thomas qui bande encore. Elle s'arrête au contact de son sexe. Thomas n'a plus rien à dire, son excitation non plus d'ailleurs.

Thomas a rejeté en arrière sa parole qui, n'ayant plus rien à trancher, dispose le fond des choses dans l'air ambiant. Paula visite le bout de son sexe avec la surface de son ventre, puis sa taille, ses reins. Et elle est toute verte, aussi verte que le lion. Sur sa peau verte et le long de ses cheveux, verts eux aussi, des gouttes roulent lentement. Nymphe végétale, elle détache l'impossible et décroche au corps de Thomas le miroir du possible qui lui mangeait son masque.

Paula tend ses mains vertes jusqu'au lion et s'accroche à sa fourrure, offrant au sexe de Thomas deux fesses rondes qui s'ouvrent sur du vert noyé de vert, vert translucide jusqu'à l'opacité la plus aveuglante. Le sexe de Thomas avance dans le vert. Et il ne sait pas, ne peut vraiment pas savoir où la scène se passe. Il avance, incrusté à ce vert, lui-même incrustée à Paula. Et son corps penche mal, il ne peut rien y suspendre. Ce que Thomas sent bien, c'est comment cette figure aux bras levés tremble au mot. Elle puise au fond du corps de Thomas l'accroc de trop de rêves. « Ce n'est pas la peine », pense Thomas, défiant le vert. Ne rien faire et faire. « Je suis le héros d'une expérience de pensée imaginée » lui dit son sexe.

Il avait oublié ses cheveux et entra dans un corps creux, le vent étirant ses paupières, l'air grandissant son cou. Il semblait échapper, dans la lumière de la piste, à ces jambes pleines d'ombres qui parfois vous tiennent au corps comme l'image au rêve.

Maintenant, il est toujours là, dans ce corps, depuis un moment déjà. Son sexe, sans avoir changé, a rattrapé ses jambes qui ont rattrapé ses cheveux, qui semblent n'avoir rien laissé derrière eux, ayant tout emporté, même l'oubli.

L'air ne cesse de renverser le départ du lion. Et son départ ne cesse pas non plus. Pourtant le lion avance, masse verte ouverte à sa course foulant la terre. Encore la poussière s'envole au bout de la corde de l'espace et balaye de son plumage les corps restés là, à regarder partir le grand lion vert. Pourtant le lion n'avance pas et traverse le départ comme une série de descentes qui ne donne aucune main au vide même si, jusqu'en bas, aussi, une immense pente se précipite, au fond, prête à être là comme le ciel rattrape le sol en lignes. Pourtant le lion avance, fronçant le passage comme une suite de chairs en masse, oscillant sa propre origine, remontant le mouvement au-dessus du même si, jusqu'au-dessous, encore, là-bas, au loin, aussi.

Le corps de Thomas regarde le mouvement qui regarde l'espace qui regarde le corps. Et le vert lui souffle alors ceci :

« Défie le faire
Et lorsque l'hiver pendra au froid de son arrivée
Croise les signes comme une dentelle
Surprenant la statue tordue de grimace
A ton œil rattrapé
Au regard de Paula
Dont la pupille un instant
Authentique et luisante
Aura jeté à la renverse
Le mouvement et le corps. »

La neige tombe, depuis un moment déjà, et accroche tout, le vert, l'espace, la peau même. La balle rouge est restée dans l'herbe, tombée, loin, là-bas, et se couvre de blanc. « Ce n'est pas la peine » dit-elle défiant la lune prochaine.

« Je vais rentrer maintenant » lance alors Thomas à sa parole qui le laisse partir et roule un désert plus grand que les ombres des pas lorsque les talons accélèrent et que leur tour raisonne, marche lente aux parcours du lointain.

Thomas reste là, ayant tout emporté même sa parole détallée au lointain. Et *Toi* tu le regardes sans bruit approcher l'image sans adresse qui interrompt les longues surveillances, rassemble les choses en retour, invente le corps et caresse l'espace dehors.